

**Pierre Caussat, Dariusz Adamski et Marc Crépon, *La langue source de la nation. Messianismes séculiers en Europe centrale et orientale (du XVIII<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècle)***

Sprimont (Belgique), Mardaga, 1996, 539 p. (coll. « Philosophie et langage »), ISBN 2-87009-564-3

Cet épais volume se présente sous la forme d'une anthologie de textes traduits en français et consacrés au thème de la langue et de la nation chez les penseurs de l'Europe centrale et orientale du XVIII<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècle. En fait, seuls deux textes ont été écrits au XX<sup>e</sup> siècle ; il s'agit du texte de l'illustre linguiste polonais Jan Baudouin de Courtenay «Du Congrès des Slavistes et du panslavisme "Platonique" » daté de 1903 et de celui de Nicolas Sergeevič Troubetzkoy, surtout connu en France pour ses *Principes de phonologie*<sup>1</sup>, texte intitulé «La Tour de Babel et la confusion des langues» et écrit en 1924. Autant dire que le XVIII<sup>e</sup> et, encore plus, le XIX<sup>e</sup> siècles se taillent la part du lion. On note par ailleurs que les auteurs traduits appartiennent tous à l'ensemble germano-slave et, de façon plus restrictive encore, à l'Allemagne, à la Pologne, aux pays tchèques et à la Russie. Nul doute qu'il aurait été intéressant de disposer d'au moins quelques textes significatifs venus de chez

---

1. N.S. Troubetzkoy, *Principes de phonologie*, Paris, Klincksieck, 1976 (trad. de l'allemand par J. Cantineau. Nouveau tirage corrigé par Luis J. Prieto) ; le texte avait été publié pour la première fois en allemand, constituant la matière du volume VII des Travaux du Cercle linguistique de Prague : *Grundzüge der Phonologie*, Prague, 1939, 272 pages.

les Slaves du Sud<sup>2</sup> ainsi que de Roumanie ou de Hongrie afin de sortir de ce tête-à-tête exclusif où tout s'organise à partir des deux grands pôles germanique et russe. Il est vrai que les profils des trois auteurs du recueil, tous les trois philosophes, les prédisposaient à un tel choix ; Pierre Caussat est en effet spécialiste de Humboldt et Herder, Dariusz Adamski, originaire de Pologne, a travaillé sur Baudouin de Courtenay, tandis que Marc Crépon, après avoir étudié Hölderlin et Herder, a soutenu une thèse sur le problème de la diversité humaine dans la philosophie allemande du XVIII<sup>e</sup> et du XIX<sup>e</sup> siècle.

En fait, le choix géographique retenu est justifié par Pierre Caussat dans une « Introduction générale » (pp. 5-33) ; il fait appel ici à l'histoire et aussi à la tradition biblique. Germains et Slaves ont en effet en commun « un éloignement du centre et des gloires de la puissance impériale » (p. 9) puisqu'ils ont échappé à la conquête romaine ; comme le suggérait Khomiakov, ils ont donc dû inventer leur propre église, leur propre langue, leur propre pouvoir (pp. 10-11). Et cette construction a pu se justifier par saint Augustin et sa critique impitoyable de l'Empire Romain défunt avec une relecture du mythe de Babel : ce qui a été châtié alors, ce fut l'orgueil des hommes, leur prétention impériale à l'unité ; la confusion des langues a permis par contre la libération des peuples. C'est ce que suggère également l'épisode évangélique de la Pentecôte : toutes les langues et ethnies, même les plus humbles, accèdent à une dignité égale, et c'est Dieu qui s'exprime en chacun de nous par la langue maternelle. Le message sera entendu par les apôtres Cyrille et Méthode, par Luther et Jan Hus qui feront accéder des langues vulgaires au rang de langue sacrées. C'est à partir de cela que s'organise l'architecture du recueil. Pierre Caussat nous livre ainsi les principes qui ont présidé au choix des textes et à leur commentaire ; il distingue dans l'ensemble géographique retenu un « Centre » (les pays germaniques) et un « Est » (les pays slaves) dont les rapports ont créé une dynamique :

---

2. Pierre Caussat précise cependant dans l'« Introduction générale » que « ce travail ne les ignore pas, mais a décidé, par souci purement pragmatique, de les laisser de côté » (p. 6).

«Les éléments importent moins que les relations qu'ils contractent et qui révèlent une puissante complexité. Si on tente d'en démêler l'écheveau, on repère quatre grandes inflexions :

— une propagation par mimétisme des impulsions venues du Centre (Allemagne) et qui gagnent l'Est en plusieurs vagues (en gros : la quête allemande d'identité suscite une émulation réitérée du côté des Slaves) ;

— ces impulsions y gagnent en intensité et en radicalité au point de provoquer une réappropriation virant à la possession exclusive ; reprenant à leur compte le mouvement né en Allemagne, les Slaves en font à leur tour un principe de rupture (la germanité tombe du côté de la romanité pour former l'ensemble repoussoir « romano-germain ») ;

— ce qui conduit à un affrontement sans merci pour la figuration la meilleure de l'humanité toute entière, autrement dit pour la maîtrise de l'histoire humaine ;

— mais non sans des homologues troublantes, inattendues : l'Allemagne construit sur le tard son empire face à la Russie qui gère le sien ; et les deux empires à figure traditionnelle s'effondrent pour laisser la place à un style d'« imperium » absolument nouveau dont les deux variantes, centrale et orientale, se condamnent à une lutte à mort qui rend l'Europe exsangue, spirituellement et matériellement. (p. 7.)

Ainsi est annoncé le plan du recueil qui s'organise en trois temps : une première partie intitulée « La défense de l'unité » (pp. 37-220), suivie d'une deuxième partie, « La tentation messianique » (pp. 221-417), et une dernière partie en forme d'interrogation, « La science en résistance ? » (pp. 419-517), tout cela avant que Pierre Caussat ne vienne mettre un point d'orgue avec une brève « Conclusion » (pp. 519-523) où l'on rebondit sur une nouvelle série d'interrogations ouvertes sur le Futur. Chacune de ces grandes parties est précédée à son tour d'une introduction, cependant que les textes choisis qui suivent font à chaque fois l'objet d'une présentation de leur auteur. Ces textes eux-mêmes, à l'intérieur de chaque partie, observent la succession auteurs germaniques — auteurs slaves, le tout dans un ordre chronologique relatif. Nous passerons maintenant en revue chacun de ces trois grands mouvements.

Dans la première grande partie il s'agit de la « défense de l'identité ». L'introduction de Marc Crépon (pp. 37-43) nous en donne les repères essentiels ; le mouvement est parti de l'Allemagne morcelée des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, en réaction à l'impérialisme de la langue française, et a vite pris un tour patriotique ; la langue précède en quelque sorte la nation, elle permet à chacun de

prendre conscience de son identité, d'où en préalable un nécessaire travail d'inventaire et de purification pour affermir ce patrimoine, programme déjà présent chez Leibnitz. Porté par Herder, le mouvement se répercute chez les Slaves d'Europe centrale et orientale ; la chasse à l'imitation se radicalise dans la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, aussi bien en Pologne que chez le Lomonossov de la *Grammaire russe* (1755), on en vient à postuler que chaque langue est unique, singulière, recèle sa propre dynamique, qu'elle est « organisme », que la défendre permet du même coup de se faire entendre ; de là il n'y a qu'un pas jusqu'à l'affirmation de la supériorité intrinsèque de sa propre langue et jusqu'à la dérive ethnociste : « [La langue] se métamorphose alors en critère d'un partage ethnique dont la traduction politique prend nécessairement des formes d'une extrême violence. » (p. 43) C'est toute cette évolution qu'illustrent entre autres des textes très éclairants de Leibnitz (dont chacun connaît par ailleurs les préoccupations linguistiques), Herder (avec sa célébration rousseauïste des peuples slaves), Klopstock, Lomonossov, du Slovaque Jan Kollár et du Tchèque František Palacký pour ne citer que les plus importants. Signalons aussi le Polonais Jan Sniadecki qui défend la pureté du polonais à une époque où l'Etat polonais a disparu et où la langue maternelle demeure le seul espace de liberté et d'identité pour les Polonais.

Vient ensuite la seconde partie, beaucoup moins sereine, avec le vertige du messianisme et dont Pierre Caussat, dans son introduction (pp. 223-232) nous dévoile tous les enjeux. Il n'y a là, du reste, comme il nous le montre, qu'extrapolation des messages combinés de la Pentecôte et de saint Augustin, quand les peuples se réveillent à l'appel de l'Esprit : « Le peuple "élu" sert de modèle aux peuples "modernes" ; avec deux correctifs : ils sont tous éligibles, et leur élection dépend d'abord de leur initiative, de leur puissance à répondre à l'appel de l'esprit qui les travaille sourdement au plus secret d'eux-mêmes. Autrement dit, de leur puissance à engendrer d'eux-mêmes leurs propres prophètes, d'être à eux-mêmes leur propre messie » (p. 225). Trois Allemands viennent illustrer le propos : Friedrich Daniel Ernst Schleiermacher, Johann-Gottlieb Fichte et Friedrich Schlegel ; on ne s'étonnera pas de voir reproduit de celui-ci un extrait de l'*Essai sur la langue et la sagesse des Hindous* (pp. 296-300) : la découverte du sanscrit avait enthousiasmé en effet les romantiques allemands et Schlegel inter-fère de sa parenté avec l'allemand la supériorité de la nation alle-

mande<sup>3</sup>. Suivent pas moins de sept auteurs polonais, tous exilés à l'exception de Jan Kaminski ; on y retrouve bien sûr l'incontournable Mickiewicz et son *Cours inaugural* au Collège de France, ce qui n'a rien d'étonnant au vu de la spécificité de la situation polonaise ; niée dans son existence, la nation polonaise pouvait en effet continuer au moins d'exister dans le Verbe et le rêve, ce que suggère ici d'ailleurs la présence de deux poètes magiciens du verbe, Mickiewicz et Cyprian Norwid. Mais pour Józef Hoene-Wronski c'était l'Allemagne qui était porteuse de messianité. Cette deuxième partie se termine par trois chantres du slavophilisme russe : Alexis Khomiakov, Fiodor Tiouttchev et Nicolas Danilevski, théoricien du panslavisme, qui oppose désormais les Slaves aux « Romano-Germains ».

La troisième et dernière partie est consacrée au retour sur la langue, moyen de communication mis au service de l'homme, d'une diversité extrême dans ses manifestations telle qu'elle a été observée par les linguistes dont les textes sont ici regroupés ; cette conception, loin de sacraliser la langue, d'en faire un absolu, la remet à sa juste place, mais sert aussi de tremplin à la défense des langues minoritaires car rien ne permet de privilégier tel ou tel langage et d'en tirer prétexte pour l'élaboration de critères ethniques ou la justification d'une politique conquérante, impérialiste. C'est un point de vue de linguiste, et non plus de philosophe ou d'idéologue qui nous est ainsi proposé dans cette défense de la diversité contre une universalité contraignante. On trouve ici des textes étendus de Wilhelm von Humboldt (pp. 427-460), une correspondance tout à fait inattendue entre l'inventeur du sanscrit William Jones et le prince polonais Adam-Casimir Czartoryski qui s'était mis au service du tsar Alexandre I<sup>er</sup>, des textes de Potocki, connu pour le *Manuscrit trouvé à Sarragosse*, et qui n'a pas fini de nous surprendre avec, pour finir, les textes tout à fait passionnants de Baudouin de Courtenay et Troubetzkoy que nous avons signalés en introduction. Baudouin s'élève contre la récupération de la langue par l'idéologie : « Personnellement, je n'ai rien à voir avec mes « frères slaves » pour la seule et unique raison qu'ils le sont.

---

3. Ce rapport privilégié peut expliquer que de nos jours encore on utilise le terme *Indo-germanisch* pour désigner l'indo-européen dans les pays germaniques.

Ce n'est pas ce qui les distingue à mes yeux. Si les Hongrois ou les Prussiens oppriment mes « frères slaves », je suis du côté des Slaves, mais si mes « frères slaves » oppriment et persécutent les Allemands, les Finnois, les Suédois, les Lithuaniens, les Arméniens, les Juifs, les Chinois..., je suis de toute mon âme du côté des opprimés » (p. 501). Quant à Troubetzkoy, il met un point final à l'interprétation de la confusion des langues de Babel comme malédiction : « Les cultures chrétiennes non seulement peuvent, mais doivent être plusieurs » (p. 514). La réalité linguistique ne connaît ainsi que la diversité et l'interpénétration, le continu, et non l'illusion du discontinu générateur de discrimination et d'arbitraire : « [...] on peut dire que toutes les langues du globe terrestre forment un filet ininterrompu de chaînons transitoires, tel un arc-en-ciel » (p. 512).

Arrivés au terme de notre lecture, nous ne pouvons qu'être frappés par l'achronie qui semble régner dans le recueil, les trois phases retenues étant plus ou moins synchroniques ; c'est ainsi que Leibnitz qui ouvre la première partie meurt au début du XVIII<sup>e</sup> siècle cependant que Humboldt, premier auteur de la dernière partie, ne vient au monde que cinquante années plus tard, quasiment la même année que Schleiermacher tête de liste de la deuxième partie ; dans la troisième partie par ailleurs Baudouin de Courtenay et Troubetzkoy appartiennent certes au XX<sup>e</sup> siècle, mais ils côtoient des linguistes disparus au tout début du XIX<sup>e</sup> siècle. Cela suggère que les directions de pensée illustrées par l'anthologie sont en fait éternellement récurrentes et coexistent à chaque époque.

Cela dit, nous ne pouvons que saluer cette entreprise qui présente l'immense intérêt de nous rendre intelligible une histoire parfaitement méconnue du public français : celle des rapports privilégiés entre langue et nation dans cette partie de l'Europe où les nations se sont constituées le plus souvent tardivement. On ne peut que saluer les Auteurs d'avoir ainsi su mettre à la portée de chacun des textes importants mais généralement méconnus dans l'espace francophone, que ce soit en raison de l'obstacle de langues « peu accessibles » (allemand ou langues slaves) ou de la difficulté qu'il y a à localiser et se procurer ces textes. Il fallait vraiment des spécialistes pour connaître la plupart de ces textes et les restituer. Il s'agit là d'une contribution exceptionnelle, portée par l'air du

temps, cette curiosité qui s'ouvre sur l'Est de l'Europe libéré de tous les murs qui bouchaient la perspective et par le mouvement actuel de réflexion sur la science de la langue, son rôle, son épistémologie<sup>4</sup>. On a là une somme irremplaçable de textes munis d'un appareil de notes impressionnant, de renseignements, qui est autant le propre d'une encyclopédie que d'une anthologie.

La bibliographie générale est étendue (pp. 525-535), classée par rubriques, elle peut rendre de grands services ; on remarque cependant que les titres en langue allemande sont surreprésentés par rapport aux traductions en français et aux quelques rares titres en russe, polonais (un seul !) ou tchèque. Le slavisant tatillon regrettera quelques inconséquences dans la transcription des noms russes : *Lomonossov* (p. 40) côtoie *Lomonosov* (p. 143) et le patronyme de Troubetzkoy est orthographié *Sergeevic*, alors qu'on attendrait *Sergeevič* si on translitère, *Sergueïevitch* si on transcrit à la française (p. 503) ; on a par contre un mélange de translitération et de transcription dans *natsionalnyj*, là où il faudrait choisir entre *natsionalni* (transcription) et *nacionalnyj* (translitération) (p. 535) cependant qu'une fantaisie hellénisante se fait jour dans *Opyt filosofskogo dialoga* (!), (p. 531) et qu'une vulgaire faute d'orthographe se glisse dans *smechanie* mis pour *smechenie* (p. 503). Les mêmes insuffisances se retrouvent dans les quelques titres tchèques de la bibliographie qui en deviennent méconnaissables pour le slaviste averti, l'éditeur n'ayant visiblement pas jugé utile de conserver les diacritiques<sup>5</sup> : ainsi lit-on par exemple *Ceska otazka : snahy a tuzby narodniho obozreni pour Česka otázka : snahy a težby nároního obozrení* (p. 533) ; et même l'unique titre en langue polonaise pêche aussi sur ce point avec un *poslannicy* mis pour *poslannicy* et son « l » barré (p. 534). Il s'agit là certes de

- 
4. Relevons comme marques de cet intérêt la publication de revues spécialisées comme *Historiographia Linguistica* publiée à Amsterdam et Ottawa depuis 1973 ou *Histoire, Epistémologie, Langage* éditée par la Société d'histoire et d'épistémologie des sciences du langage et les Presses universitaires de Vincennes depuis 1979, ou encore *Beiträge zur Geschichte der Sprachwissenschaft* née à Münster en 1991.
  5. La translitération des noms russes dans un autre titre paru dans la même collection prouve qu'il est cependant parfaitement capable de reproduire ces diacritiques : Patrick Sériot, *N.S. Troubetzkoy. L'Europe et l'humanité. Ecrits linguistiques et paralinguistiques*, Sprimont (Belgique), Mardaga, 1996 (Collection Philosophie et langage).

« détails » mais on attendrait plus de rigueur dans une édition à visée scientifique. Si on y ajoute le « germanocentrisme » relevé dans les titres de la bibliographie, on est fondé à se demander si les Slaves n'auraient pas encore besoin de « faire entendre leurs voix » (cf. p. 41) dans le concert des nations en cette fin du XX siècle.

*Roger Comtet,  
Université Toulouse-Le Mirail,  
Département de slavistique - CRIMS*